

Entretien du 26 mars 2018 avec Daniel Cohn-Bendit

Michel Collet

Number 129, Spring 2018

Mai 68 : cinquante ans plus tard

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/88089ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions Intervention

ISSN

0825-8708 (print)

1923-2764 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Collet, M. (2018). Entretien du 26 mars 2018 avec Daniel Cohn-Bendit. *Inter*, (129), 18–20.



© Ullstein Bild/Roger-Violett

ENTRETIEN DU 26 MARS 2018 AVEC DANIEL COHN-BENDIT

► MICHEL COLLET

TOUTE VRAIE OCCASION EST UN HAPAX, C'EST-À-DIRE QU'ELLE NE COMPORTE NI PRÉCÉDENT NI RÉÉDITION, NI AVANT-GOÛT NI ARRIÈRE-GOÛT ; ELLE NE S'ANNONCE PAS PAR DES SIGNES PRÉCURSEURS ET NE CONNAÎT PAS DE « SECONDE FOIS »¹.

VLADIMIR JANKÉLÉVITCH

Michel Collet : Au mois de mai en 1968, l'insurrection déstabilise les pouvoirs publics. Slogans, affiches, chansons, assemblées... la pensée et la poésie recréent la vie. Notamment dans *Forget 68*², vous exprimez l'idée que recourir à 1968 comme s'il pouvait être refait est impossible, que le monde est différent. Il faudrait donc dire que 68 a été un mouvement unique, hapaxique ?

Daniel Cohn-Bendit : Ce que j'ai dit il y a dix ans reste toujours valable pour moi aujourd'hui : il peut y avoir des révoltes, des grèves, des mouvements sociaux, mais on ne peut pas, 50 ans après, retrouver 1968, comme les trotskistes croyaient, en mai 68, qu'ils jouaient 1905, que c'était la répétition générale... Et depuis plus de 50 ans ils attendent toujours la vraie révolution, en se disant « Maintenant on va faire un Mai 68 qui réussit », sans qu'on sache très bien ce que veut dire *réussir*, qui prend le pouvoir, etc. Voilà les commémorations... D'abord, on ne peut pas commémorer. On peut se rappeler, on peut discuter de 68, mais on ne peut pas commémorer 68. Ça ne veut rien dire. Je sais qu'en France, tous les 14 juillet, on fait semblant de commémorer la Révolution française en dansant... Mais ça s'arrête là.

M. C. : Nous évoquions, à la rédaction d'*Inter, art actuel*, un certain nombre de revendications qui, pour certaines, ont été satisfaites en 68, comme l'abolition de quelques hiérarchies, et pour d'autres moins, comme la libération du désir...

D. C.-B. : Le mouvement de 68 n'avait pas comme revendication de libérer le désir : le mouvement de 68, et surtout après, a libéré *du* désir, une partie du désir, le désir n'étant pas une revendication comme une revendication salariale ou syndicale avec un compromis qui serait trouvé, un pourcentage et une partie du

désir qui seraient libérés ; il y a une évolution du désir. C'est en effet après 68 qu'ont émergé par exemple les revendications d'émancipation homosexuelle des hommes et des femmes. Il ne faut pas mesurer le désir. Il y a d'autres désirs qui naissent aujourd'hui. À cette époque, on ne savait pas ce qu'était la dégradation climatique, on n'en parlait pas. Aujourd'hui, il y a un désir de vivre autrement qui est incomparable avec ce qu'il y avait il y a 50 ans ; aujourd'hui, avec la prise de conscience écologique, on a d'autres désirs d'une vie différente, même si en germe était contenue une critique de la société de consommation dans le mouvement de 68.

M. C. : De ce mouvement, on se rappelle de convergences, d'aspirations communes qui permirent d'unifier les luttes. Aujourd'hui, ne sommes-nous pas en un temps de fractionnement postmoderne, de revendications séparées, identitaires ?

D. C.-B. : D'abord, il y avait une multitude de luttes en 68. Vous aviez quelques ouvriers qui venaient discuter à l'Université, mais il existait une ségrégation très forte, d'ailleurs organisée et maintenue par une organisation syndicale, la CGT, une séparation entre ce qui se passait dans les universités, dans les usines et dans la rue. Et c'est vrai que les aspirations de la majorité des ouvriers étaient des aspirations tout à fait légitimes, concrètes dans leur vie à eux. La vie des étudiants et la vie des ouvriers étaient complètement différentes, comme aujourd'hui encore où vous avez une multitude, une fragmentation de revendications. C'est vrai que ça s'est peut-être accentué, mais de toute façon, en 68, il y avait aussi des fragmentations. Il y avait par exemple des groupes de jeunes qui manifestaient pour la retraite à 60 ans – j'ai toujours trouvé cela un peu ridicule qu'à 20 ans on manifeste déjà pour sa retraite. Oui, nos

sociétés aujourd'hui sont fragmentées et, en même temps, nous avons des problèmes qui nous touchent tous et qui d'ailleurs sont plus universels. J'en reviens par exemple à la crise écologique et à la crise climatique. Cela touche tout le monde ! Que vous soyez patron ou ouvrier, que vous soyez étudiant ou que vous fassiez les ménages, ce problème vous touche de manière identique.

M. C. : En cela, 68 était visionnaire, le mouvement était déjà planétaire. Une nouvelle façon de comprendre, de travailler sur les problèmes de notre société, plus globalement, plus systémique, serait-elle née, aurait-elle des origines dans le mouvement de 68 ?

D. C.-B. : Née, c'est peut être trop fort, mais il est vrai qu'aujourd'hui nos grands problèmes, la régulation de la mondialisation, la crise écologique, la crise climatique, sont des crises planétaires. Dans les années soixante, ce qui était planétaire, c'était l'unification de certains mouvements contre la guerre du Viêt Nam, contre l'intervention. Et ce qui était planétaire aussi, mais plus difficilement perceptible, c'était une lutte contre les différents autoritarismes, que ce soit l'autoritarisme dans les sociétés occidentales ou dans les pays de l'Est, comme en Pologne où vous aviez déjà en 68 des mouvements qui luttaient contre l'autoritarisme du Parti communiste, qui étaient différents, même si les révoltes avaient des similitudes avec les nôtres dirigées contre l'autoritarisme des sociétés occidentales.

M. C. : On a reproché, et on reproche à ceux qu'on estime, une explication contextuelle, presque générationnelle de 68, délaissant certains questionnements...

D. C.-B. : J'ai compris votre question... Et ce n'est pas vrai. En France particulièrement, le mouvement a pris toute sa dimension, sa signification par la grève générale. Le mouvement antiautoritaire a ouvert une brèche, et dans cette brèche se sont engouffrés d'abord des jeunes, les ouvriers, et c'est usine par usine, la grève générale n'ayant jamais été décrétée, que les ouvriers, de l'intérieur, ont mis les usines en grève. Et c'est une critique complètement abracadabrantesque qui a remis en question cette réalité de lutte sociale. Simplement, il faut dire que la dimension sociale était un peu différente que celle qui s'est développée et exprimée dans les universités et dans la rue.

M. C. : En 1968, avec quelques compagnons de route, vous avez eu une lecture visionnaire de la situation. Quels seraient selon vous aujourd'hui les paradigmes opérants pour lire les situations contemporaines et agir sur elles ?

D. C.-B. : C'est aux jeunes de trouver leur mode d'action. Ce n'est pas à moi de dire quelles sont les modalités de l'action, ce n'est pas à moi de dire ce que devraient faire des jeunes de 20 ans. Par exemple, l'écologie, j'en ai parlé, mais ce n'est pas pour autant un couvercle que je mets sur les jeunes. En 1968, nous avons découvert nous-mêmes les luttes, les revendications. Ça a été la surprise. Donc, les jeunes découvrent eux-mêmes leur révolte ou leur non-révolte. Et je ne formule pas, je me refuse à définir le cadre dans lequel ces jeunes pourraient, devraient avancer.

M. C. : Nous avons évoqué les contextes et une découverte de l'action. C'est une dernière question : selon votre perception, en quoi la pensée situationniste a-t-elle dans sa critique radicale, générale, une importance pour lire le mouvement de 1968 ?

D. C.-B. : En partie, oui, pour une minorité, la pensée situationniste a eu une importance, par exemple pour les slogans qui ont fleuri sur les murs. Mais très peu, comme nous, avaient lu le situationnisme. Pour moi, les situationnistes avaient de l'influence, j'avais lu Raoul Vaneigem. Le *Traité du savoir-vivre à l'usage des jeunes générations*³ m'a personnellement beaucoup influencé. ◀



Notes

- 1 Vladimir Jankélévitch, *Le je-ne-sais-quoi et le presque-rien*, PUF, 1957, p. 117.
- 2 Daniel Cohn-Bendit, *Forget 68 : entretiens avec Stéphane Paoli et Jean Viard*, L'Aube, 2009, 128 p.
- 3 Raoul Vaneigem, *Traité de savoir-vivre à l'usage des jeunes générations*, Gallimard, 1967, 296 p.

Journaliste, essayiste, **Daniel Cohn-Bendit**, est un homme politique franco-allemand, né en France de parents allemands anti-nazis. Militant libertaire, il a fait ses études universitaires à Paris, faculté de Nanterre et a participé à l'occupation de Nanterre puis de la Sorbonne ; Daniel Cohn-Bendit fut l'un des principaux leaders du mouvement de Mai 68 en France. Durant les années quatre-vingt, il mène une carrière politique en Allemagne comme élu du parti écologiste Les Verts, à Francfort sur Main. Député européen des Verts allemands en 1994, il est réélu ensuite sur une liste des Verts français ; il quitte le Parlement européen en 2014, après 20 ans de participation active ; il a obtenu la nationalité française en 2015. Notons, parmi une bibliographie de plus d'une dizaine d'ouvrages : *Le Grand Bazar*, 1975, *Nous l'avons tant aimée, la Révolution*, 1986, *Pour supprimer les partis politiques !? Réflexions d'un apatride sans parti*, 2013.

Michel Collet est poète et performeur, membre du comité de rédaction international de la revue *Inter, art actuel*. Professeur de théorie des arts à l'Institut supérieur des beaux-arts de Besançon, il est chercheur associé au laboratoire Hexagram, UQAM, (...), il est co-responsable de *Blago Bung event*, événement annuel en performance à Zurich et à New York (...). En France il produit ses recherches au sein du collectif Montagne Froide/Cold Mountain. Récemment il a codirigé le livre *Performances, manœuvres, coefficient de visibilité*, à paraître aux Presses du réel en 2018.

LA BEAUTÉ



EST DANS LA RUE



**LA CHIENLIT
C'EST LUI!**

ELECTIONS



**PIEGE
A
CON**

